

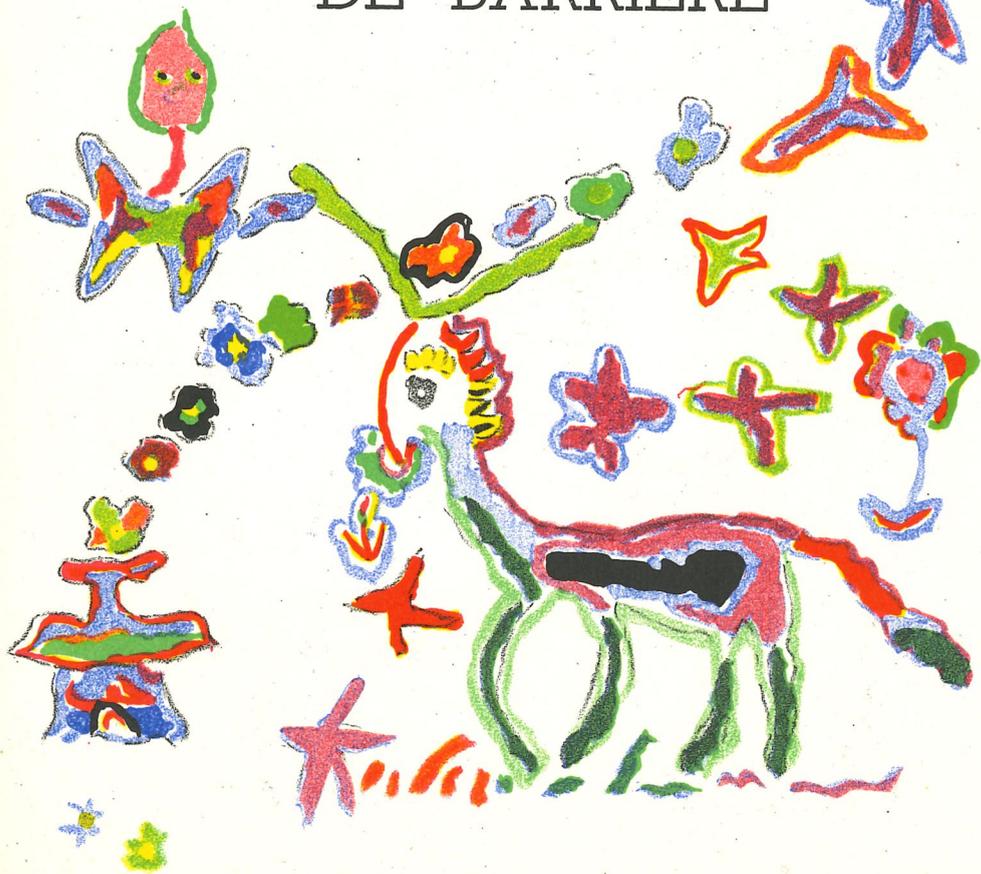
**Le petit âne  
qui ne voulait pas  
de barrière**

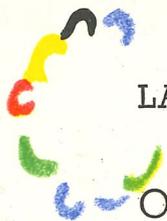


albums d'enfants n° 36



LE PETIT ANE  
QUI NE VOULAIT PAS  
DE BARRIÈRE





LAUDE avait un petit âne qu'il avait toujours vu chez lui.

On ne savait pas où il était né ; peut-être à Mirebeau, sur la route de Loudun, là où naissent tous les petits bourriquets.

Ce n'était pas un de ces bourrailloux du Poitou aux poils qui traînent par terre, mais un joli petit animal marron aux poils ras.

On ne lui avait jamais donné de nom. On l'appelait le petit âne, tout simplement. Et depuis que Claude marchait seul, c'était lui qui le conduisait à l'abreuvoir.

L'âne aimait bien son petit maître qui le caressait souvent et il ne prenait pas au sérieux les coups de bâtons qu'il recevait de lui.



Parfois il travaillait. En automne, il labourait le champ du papa de Claude, celui des voisins, ou bien il ramenait les barriques pleines de vendanges, ou bien encore il descendait du bois de la colline de Piégu. En été, il traînait la charrette pleine du bon foin qu'il mangerait l'hiver ; juché tout en haut, Claude chantait en se laissant bercer par les cahots.

— Qu'on est heureux, disait-il à son âne.



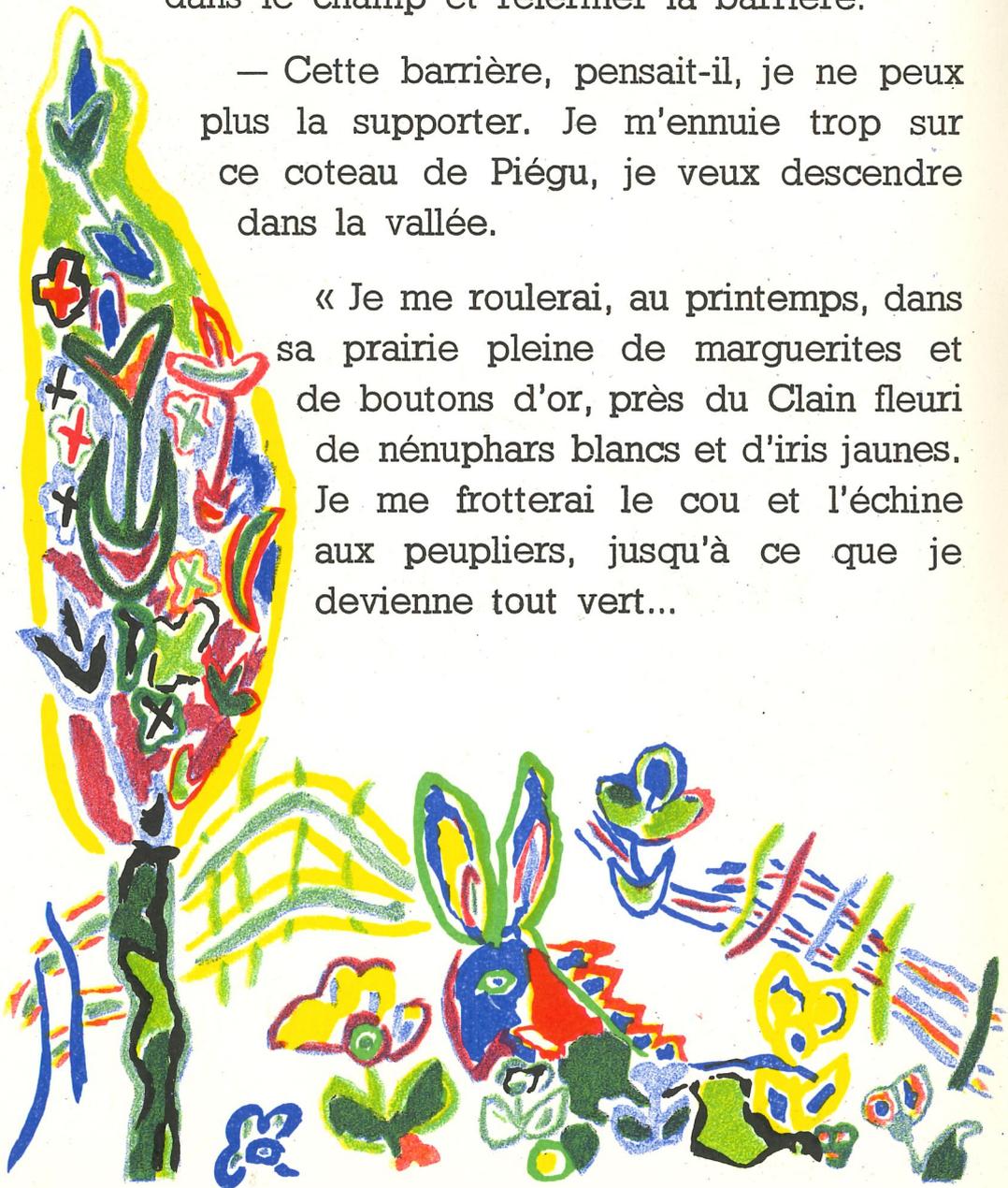
Mais le plus souvent, l'âne s'ennuyait : il passait ses journées dans un champ qu'il connaissait par cœur. Il l'avait parcouru tant de fois, que les herbes lui paraissaient fades.

Le papa de Claude avait posé une barrière pour qu'il ne se sauve pas.

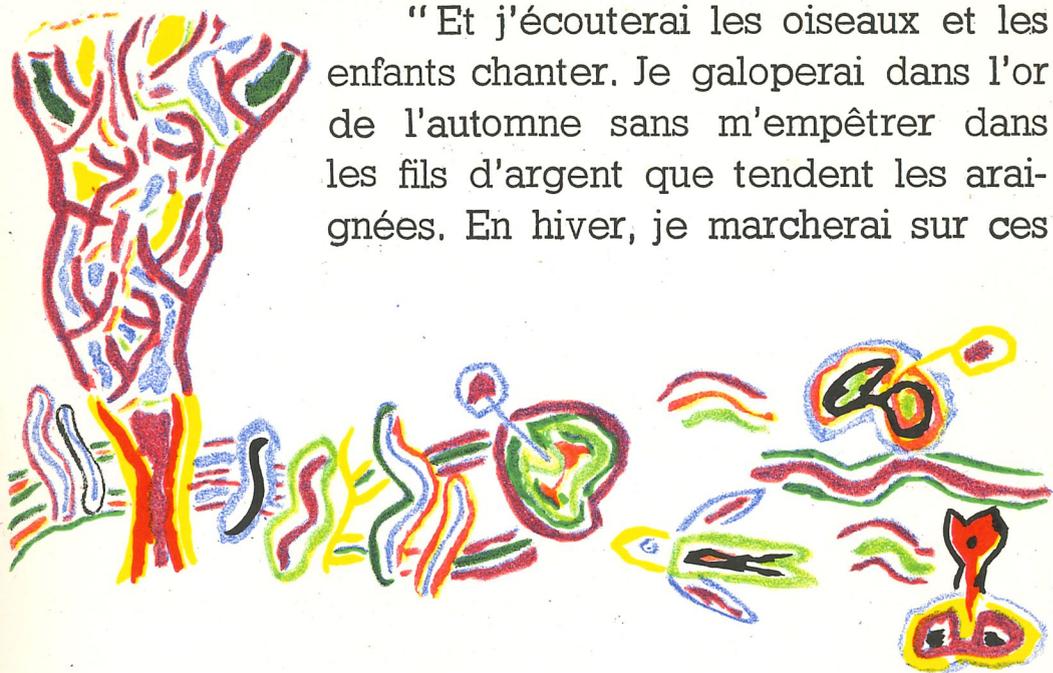
Il lui arrivait souvent de soulever le loquet avec sa tête et de sortir ; mais il se trouvait toujours quelqu'un pour l'apercevoir, le ramener dans le champ et refermer la barrière.

— Cette barrière, pensait-il, je ne peux plus la supporter. Je m'ennuie trop sur ce coteau de Piégu, je veux descendre dans la vallée.

« Je me roulerai, au printemps, dans sa prairie pleine de marguerites et de boutons d'or, près du Clain fleuri de nénuphars blancs et d'iris jaunes. Je me froterai le cou et l'échine aux peupliers, jusqu'à ce que je devienne tout vert...



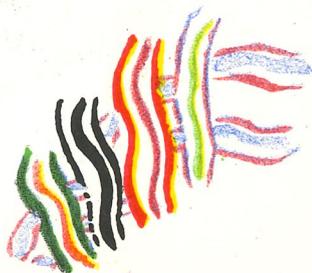
“ Et j'écouterai les oiseaux et les enfants chanter. Je galoperai dans l'or de l'automne sans m'empêtrer dans les fils d'argent que tendent les araignées. En hiver, je marcherai sur ces



milliers d'étoiles blanches qui tombent du ciel et se posent partout : j'aurai l'air d'être l'âne du père Noël.

“ Et quand il pleuvra si fort qu'on ne verra plus ni les routes, ni le Clain, comme les arbres, comme le viaduc et comme les trains, je me regarderai dans l'eau.

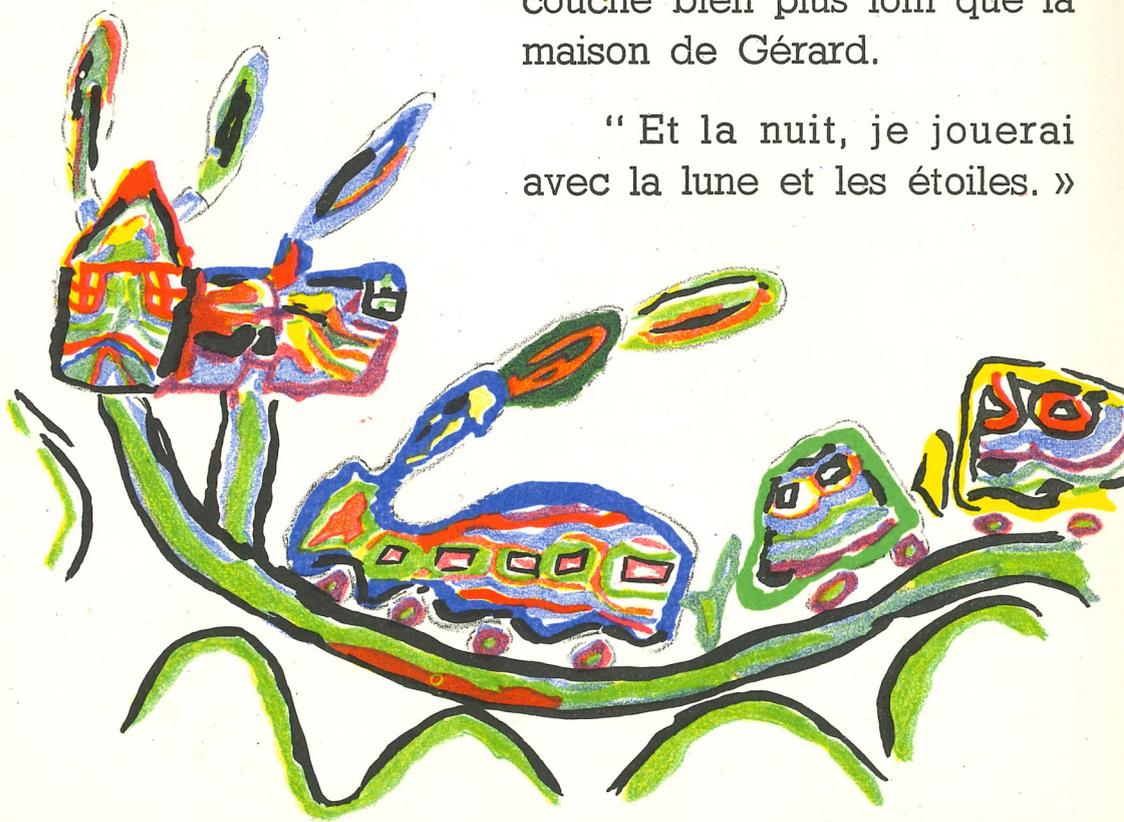
“ Pourvu que le brouillard gris et glacé ne descende pas : il donne des idées noires aux petits ânes et leur fait croire qu'ils ont des barrières partout.



“ Je monterai dans les trains, dans le train-drapeau qui file si vite vers Paris. Je veux savoir où va le viaduc qui s'enfonce dans les bois. Si je trotte longtemps sur les routes, celle de Poitiers ou celle de Liguré, peut-être bien que j'arriverai au bout du monde.

“ Et quand le grand vent de novembre soufflera, je veux danser et m'envoler avec les feuilles. Les nuages m'emporteront jusqu'au ciel. J'irai dans les pays chauds avec les oies sauvages, ou me promener avec le soleil qui se lève derrière Piégu et se couche bien plus loin que la maison de Gérard.

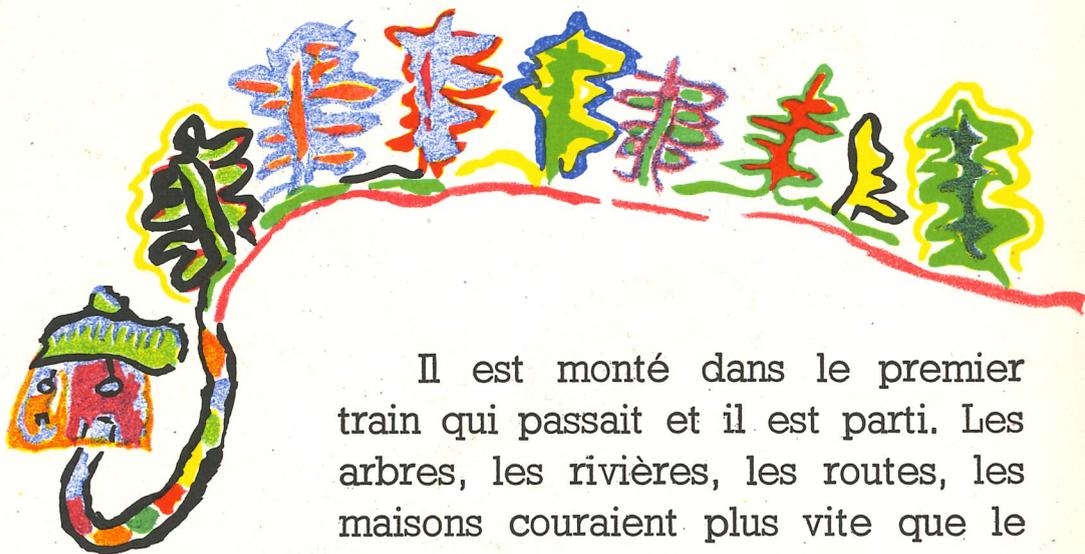
“ Et la nuit, je jouerai avec la lune et les étoiles. »



Quand toutes ces idées tourbillonnent dans la tête du petit âne, c'est comme s'il devenait fou. Un jour qu'il portait Claude sur son dos, il ne pouvait plus s'arrêter de courir autour du champ, si bien que Claude avait le vertige en descendant.

La nuit suivante, une des plus belles du mois de mai, pendant que Claude et ses petits frères dormaient, pendant que le rossignol chantait dans les roses endormies, à l'heure où la chanson des crapauds est pareille à celle du ruisseau, le petit âne est sorti sans bruit de son écurie : la barrière était ouverte. Au clair de lune, il est descendu, pour de bon, dans la vallée.

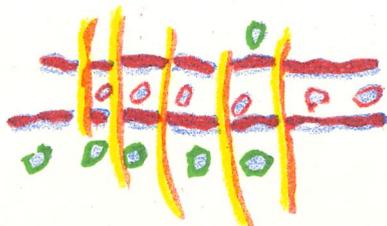




Il est monté dans le premier train qui passait et il est parti. Les arbres, les rivières, les routes, les maisons couraient plus vite que le vent, si vite qu'il avait à peine le temps de les apercevoir. Peut-être s'en allaient-ils dire à Claude que son petit âne était parti.

Quand le train s'est arrêté, il était dans une grande ville, bien plus grande que la ville de Poitiers qu'il apercevait du haut du coteau de Piégu.

Il s'est dirigé vers un endroit où il lui semblait entendre mille sirènes comme celles de l'usine de Saint-Gobain ? Il s'est trouvé devant des bateaux si grands qu'il lui semblait que chacun d'eux pouvait loger tous les ânes de la terre.



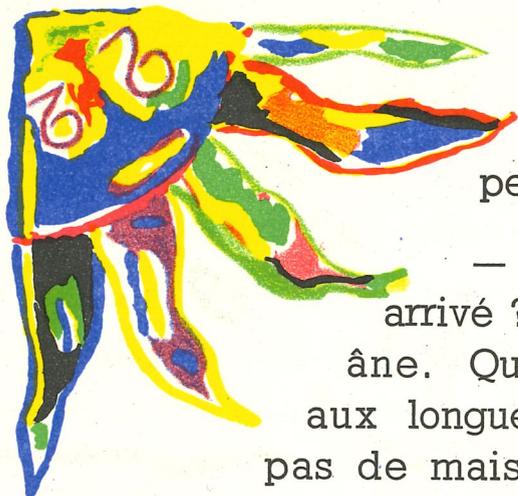


— Si Claude voyait ces bateaux, pensait le petit âne, comme il rirait, lui qui ne connaît que ceux qui se promènent sur le Clain, le dimanche !

Et il est monté dans le plus beau.

— Jamais je n'aurais cru que le monde pouvait être si grand et si beau. Comme je dois être loin de Piégu ! Claude doit me chercher partout !

Le jour se lève lentement. Le ciel est devenu tout rouge. La lune, les étoiles s'enfuient : et le bateau disparaît.



Un soleil de feu  
éblouit le petit âne,  
et il voit Oumarou, un  
petit garçon tout noir.

— Dans quel pays suis-je  
arrivé ? se demande le petit  
âne. Qu'est-ce que ces arbres  
aux longues feuilles ? Je ne vois  
pas de maisons, mais des cabanes  
comme celles que construisent Claude et ses petits  
frères. Et les champs sont immenses, et ils n'ont  
pas de barrières...

“ Là, je vais être libre. »

— Un âne de Saint-Benoit ! s'écrie Oumarou en  
s'approchant.



Le petit âne de Matna, un petit âne comme lui, se promène tout seul. Et tous deux se mettent à brouter l'herbe, une herbe bien plus haute et meilleure que celle de Piégu. Puis ils s'en vont boire au marigot.



— Il fait chaud et tu es fatigué, dit l'âne de Matna, allons nous étendre sous le figuier et dormons.

— Au moins, ici, vous allez où vous voulez, dit le petit âne. Vous n'allez pas chez le maréchal-ferrant. Si tu savais comme il fait mal quand il brûle la corne et quand il enfonce les clous ! Si j'étais comme toi, je galoperais bien plus vite !



— Tu peux rester ici, répond le petit âne de Matna, tu coucheras avec moi.

Et à cinq heures, il le conduit vers les cases.

Pendant la nuit, des étoiles rouges et bleues brillent dans le ciel. Le petit âne ne peut pas s'endormir : il est inquiet. Son cœur bat très fort. Il se rapproche de son ami.

— La hyène et la panthère sont là, dit tout bas le petit âne de Matna.

Il a peur, si peur, qu'il se met à braire et se réveille. Il se demande où il est, mais il aperçoit Claude et la barrière.

— Je suis déjà de retour à Piégu ?

Claude ne saura jamais le rêve de son petit âne.





En faisant maintenant le tour du champ, il pense :

— Là-bas, les champs n'ont pas de barrière. Mais la nuit, la hyène et la panthère chassent les chèvres, sans doute aussi les petits ânes. Puisque j'ai dû aller au bout du monde, il n'existe pas de pays où les ânes soient complètement libres.

En même temps, Claude, qui le regarde, pense :

Faut-il que mon petit âne soit entêté si c'est toujours à cause de la barrière qu'il s'ennuie. Personne n'est libre : les petits enfants se perdraient s'ils ne voulaient plus donner la main à leur maman ; le train tomberait dans le Clain s'il roulait à côté des rails, et, si le soleil brillait la nuit, il brûlerait les étoiles.



A force de s'ennuyer, l'âne est devenu méchant. Un jour que Claude lui avait donné un coup de bâton parce qu'il mangeait les raisins, il l'a renversé d'un coup de sabot.

— Il ne m'aime plus, a pensé Claude.

Et il l'a détesté, oh, pas longtemps, juste pendant qu'il avait mal, puis il a pardonné, mais sa joue portera toujours la cicatrice.

Puis l'âne a perdu l'appétit. Il est devenu si maigre qu'il ne pouvait plus tenir sur ses jambes et restait tout le jour à l'écurie.

— Il est si malade qu'il a l'air de ne plus me reconnaître, pensait Claude en allant le voir.



L'âne ne voyait pas Claude parce qu'autour de lui tourbillonnaient sans arrêt de méchantes barrières.

— Il ne veut plus boire, mauvais signe, a dit un soir le papa de Claude.

Par un froid matin de décembre, Claude a appris que son petit âne était mort pendant la nuit. Il n'a pas pleuré parce qu'il est un homme mais, avant de partir à l'école, il a voulu revoir une dernière fois son ami.

Il l'a trouvé étendu sur le dos, raide, les sabots en l'air, la tête enfouie dans la paille, et il n'a pu savoir si ses yeux étaient fermés.



Et Claude pensait :

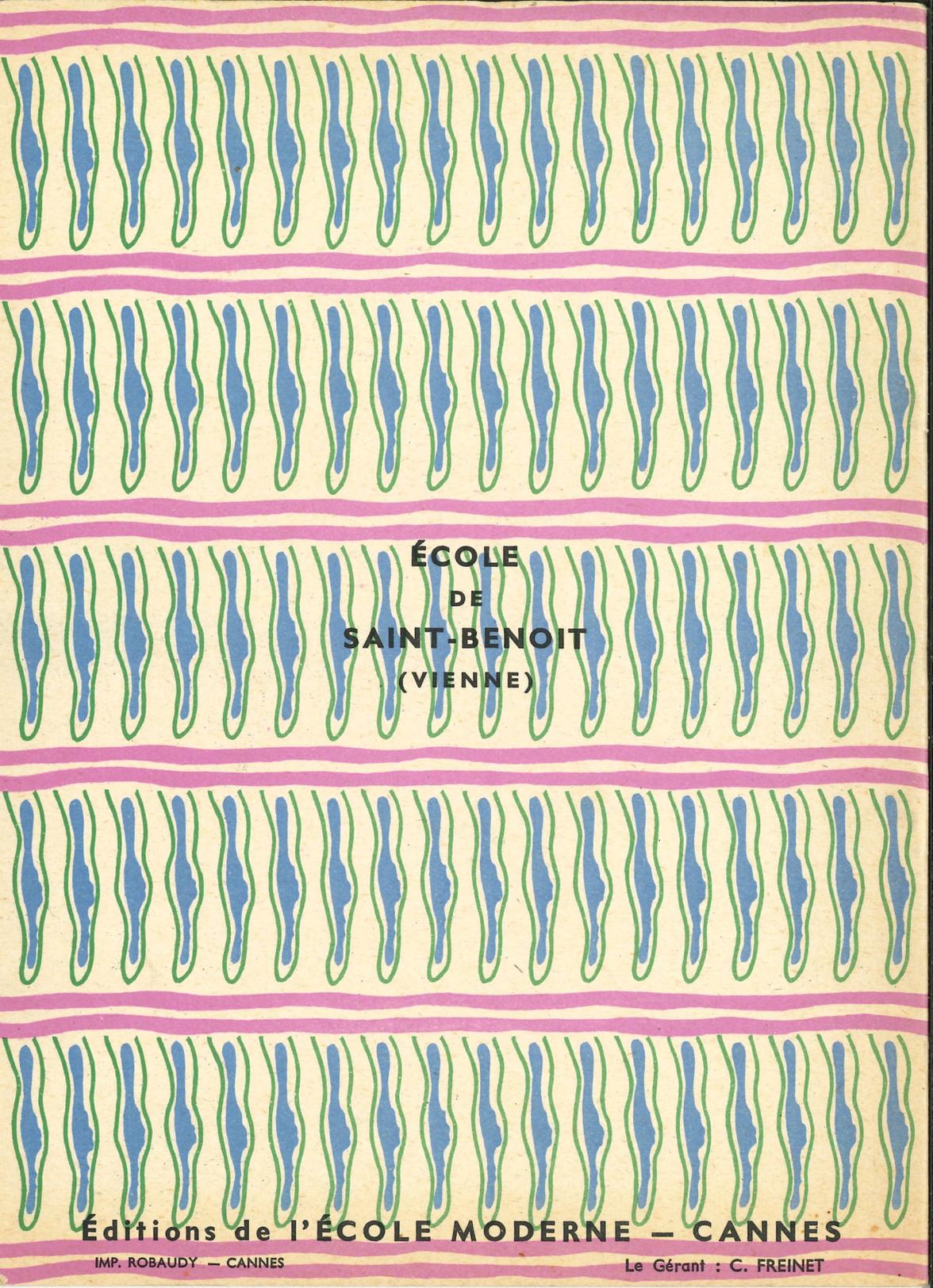
— Je ne verrai plus mon petit âne. Je ne monterai plus sur son dos, je ne le conduirai plus à l'abreuvoir, je ne lui donnerai plus à manger, je ne le caresserai plus. Mon petit âne est mort et j'ai de la peine.

Le lendemain, une voiture a emmené l'âne. Au moment où elle franchissait la barrière ouverte à tout jamais, il sembla à Claude que son petit âne soulevait le loquet et s'en allait pour toujours en trottant gaiement sans même se retourner pour dire adieu à son petit maître.

S'en allait peut-être là où les petits ânes sont heureux et libres.

**ÉCOLE DE SAINT-BENOIT  
(VIENNE)**





**ÉCOLE  
DE  
SAINT-BENOIT  
(VIENNE)**

**Éditions de l'ÉCOLE MODERNE — CANNES**

IMP. ROBAUDY — CANNES

Le Gérant : C. FREINET